

PRÉFACE

Le nom de François Vernet est l'un de ceux qui sont les moins connus de la littérature française du XX^e siècle, d'autant qu'il s'agit d'un pseudonyme : François Vernet (ailleurs Senterre, Fossard, Bernard Henri) s'appelait en réalité Sciaky Abraham Albert, il était né en 1918 à Lyon et il s'éteignit à Dachau au mois de mars 1945 des suites du typhus. Quant au roman qu'il a signé, il fut publié en 1944, et il ne fut pas la seule œuvre de cet auteur : on en connaît deux autres, des articles dans *Marianne*, des nouvelles, des pièces poétiques et un essai dramatique. La première de ses œuvres qui est de nouveau aujourd'hui proposée au public a été aussi quasiment la dernière et l'on peut très schématiquement résumer de la façon suivante le parcours qui justifie cette initiative. Le point de départ a été le désir de reprendre au moins de façon partielle la production littéraire de l'époque de la seconde guerre mondiale, à Lyon tout particulièrement. Cette reprise a commencé par une relecture et une reconsidération de la revue *Confluences* : de là un volume publié en 2016 par un éditeur lyonnais, Jacques André, intitulé *Littérature et Résistance, Lyon 1940-1947*. La première partie de cet ouvrage collectif était consacré aux problèmes généraux de la presse pendant la période de la guerre et de la Libération, à quelques auteurs, connus (Ponge) ou complètement oubliés (Auguste Anglès, assistant à la Faculté des Lettres de Lyon pendant cette période et l'un des principaux inspirateurs de *Confluences* par exemple). La seconde prenait pour sujet un auteur lui aussi largement oublié, François-René Daillie, qui publiait, très longtemps après (1996, éd. L'Escampette), un roman curieusement intitulé *Le Divertissement*, mais construit patiemment et de façon très complexe pendant une trentaine d'années, dont le point focal se situe très précisément pendant la semaine de mai 1944 où se produisit le bombardement

par l'aviation alliée de l'avenue Berthelot de Lyon et de ses environs – l'un des bombardements les plus meurtriers en France au cours de cette période. Ces deux points d'ancrage, *Confluences* (avec son principal inspirateur, Auguste Anglès) et *Le Divertissement* et François René Daillie amenaient à reconsidérer l'ensemble de la littérature de cette époque et à relativiser le rôle qu'y avaient joué d'une part le parti communiste, avec Aragon et Elsa Triolet, et d'autre part l'idéologie sartrienne, considérés, de façon peut-être un peu simpliste, comme les lignes de force les plus importantes de l'époque, qui auraient émergé pendant l'Occupation pour s'imposer à la fois au public et aux spécialistes à la faveur de la Libération. Seconde publication à considérer : édition en 2018, par les éditions Slatkine, sous le titre *Critique et création (1942-1947)* de 87 articles d'Auguste Anglès, publiés dans *Confluences* et d'autres périodiques, pendant la Résistance et la Libération. De là à procéder à une réévaluation d'une partie des œuvres de cette époque il n'y avait qu'un pas : c'est l'œuvre de François Vernet qui s'imposait, mais pas seulement : car le roman de Pierre Kaufmann (*Le Dernier des maîtres*), et aussi d'autres auteurs comme Dhôtel, Devaulx, Courtade, René Laporte méritent d'être reconsidérés et mis en pleine lumière, sans compter le cas de Camus, trop lu comme un cas d'espèce, alors qu'il représente une option collective de toute première importance.

Pour en revenir à François Vernet, nous disposons dès à présent d'une vue d'ensemble de son œuvre et si nous commençons par la fin, c'est seulement pour des problèmes de droits d'auteur qui finiront, on peut l'espérer, par se résoudre. Les deux premiers romans qui forment un ensemble et qui ont été publiés en 1938 et en 1946 devront être repris ; mais nous avons un volume de poésie, un ensemble de nouvelles et, il faut l'espérer un journal, qui a disparu, mais qui finira, on l'espère, par reparaître. Enfin, la vie de cet auteur est en elle-même plus qu'un roman, un « évangile » et c'est pourquoi nous la publierons sous le titre *L'Évangile de François Vernet*.

*

* *

Vous ne mourrez nullement a été imprimé en 1944 par Les Presses de Savoie à Ambilly (en Savoie) et publié la même année par les Éditions du Sagittaire, qui donnent comme adresse 10, cours du Vieux Port à Marseille. C'était le premier d'une collection intitulée *Préséances*. Il a été tiré à 310 exemplaires seulement, 300 exemplaires numérotés de 1 à 300 et 10 hors commerce marqués de A à J. Il n'a jamais été réédité. Mais on signale ailleurs trois éditions (ou tirages) et le compte rendu de sa publication par Alexandre Astruc dans la revue *Confluences* (août 1944, p. 103) mentionne un sous-titre, « Mythe romanesque », qui ne figure pas dans d'autres exemplaires, pas plus qu'une numérotation, contrairement à ce qui est indiqué sur la page de garde de la dédicace. Tous les exemplaires que nous avons pu consulter sont de même dimension (17,5 x 11, 5cm) sur un papier de couleur jaunâtre. Mais nous avons pu repérer trois exemplaires différents : un exemplaire avec une couverture sur fond bleu, un sous-titre « Mythe romanesque » et un centaure blanc non repris sur la page de titre et à la fin du volume une page « Extraits du catalogue » dont une partie est titrée « Dernières nouveautés 1943 » (Arsenal, exemplaire entré le 17 avril 1944) ; un exemplaire identique auquel manquent les « Extraits du catalogue » (Tolbiac) ; un exemplaire auquel manque le sous-titre et le centaure blanc et la couleur bleue de la couverture ainsi que les « Extraits du catalogue » (BM de Lyon)¹. La signifi-

¹ On a une série d'autres variantes dans d'autres exemplaires. Ainsi dans l'exemplaire de l'IMEC KRA BM 15 (exemplaire qui porte le numéro 5) : sur la couverture, en haut de la page le titre de la collection : « Préséances » en noir souligné en bleu et en bas de page le nom de l'éditeur « Sagittaire » surligné en noir. Sur la page de titre, le texte et les traits sont entièrement en noir. Ce même exemplaire est accompagné d'un feuillet libre de format A5 qui porte le texte suivant :

La collection Préséances, en reflétant les aspects les plus divers de l'esprit, ne prétend qu'exprimer le choix et l'agrément d'un éditeur guidé simplement par le sentiment de la qualité.

Premier volume de cette collection :

François Vernet : *Vous ne mourrez nullement*

À paraître, deuxième volume :

Roger Caillois : *La Communion des forts*

cation de ces changements nous échappe. Ajoutons que ce volume ne figure pas dans l'un des catalogues de livres les plus connus, SUDOC.

Plusieurs témoignages confirment qu'un exemplaire est parvenu à Dachau où l'auteur était détenu et lui a été présenté quelques heures ou quelques jours avant sa mort (26 mars 1945), alors qu'il était déjà plus ou moins inconscient. Le roman comporte une dédicace « À Yéfime, à Jean-Claude, à Maky. Pour Gérard Legrand ». Seuls deux de ces dédicataires sont pour le moment identifiés : Yéfime a été un familier de François Vernet au moins depuis 1939 ; il a été arrêté à Paris en même temps que lui, déporté avec lui à Dachau et a assisté à sa mort. Il était juriste de formation et il a fait après la guerre une carrière dans les organismes internationaux chargés des réfugiés ; il a écrit également de précieux et très beaux textes sur son ami. Pour le second, il s'agit sans doute de Jean-Claude Kahn, nommé dans le recueil de nouvelles (*Nouvelles peu exemplaires*). On sait que François Vernet était un pseudonyme utilisé par lui dès 1938 mais seulement pour ses activités littéraires. Il utilisait en outre au moins deux autres pseudonymes, Senterre (sic) pour ses articles du journal *Marianne* en 1939 et 1940, et Bernard Henri ou Henry, peut-être, quand il séjournait dans la Montagne Bourbonnaise, en tout cas quand il était responsable du réseau résistant qu'il dirigeait à Paris en 1943-1944, et sous lequel il a été connu de la police française, de la police allemande et de la plupart des autres déportés à Dachau.

On a aussi deux dispositions différentes du nom de l'auteur et du titre : pour les exemplaires avec sous-titre :

François Vernet
 Vous ne mourrez
 Nullement

Mais pour les exemplaires sans sous-titre mais avec le surtitre : Préséances :

Vous ne mourrez
 Nullement
 par
 François Vernet

La correspondance entre Albert Sciaky et son éditeur, Léon Pierre-Quint, conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (n.a.f. 18363) donne des indications précises et précieuses sur la composition du roman. La lettre du 3 août 1942 indique que le roman a été écrit pendant l'hiver 1941-1942 ; au printemps 1942, l'auteur précise qu'il a révisé et corrigé son texte, et il a entamé dès le mois d'avril les démarches en vue de sa publication. La situation de François Vernet n'est pas claire : était-il encore, pendant l'hiver 1941-1942, à Paris, quai Conti, chez Maurice Sachs ? On note cependant qu'il se déplaçait sans doute assez fréquemment. La nouvelle intitulée « Trois jeunes tambours » décrit un va-et-vient entre la zone occupée et la zone libre en mars 1941. Le 25 janvier 1942, il est à Paris. Mais le 27 mai 1942, il est au Mayet-de-Montagne (Allier) et il ne s'installera au Lître dans la commune de La Chabanne qu'en septembre 1942. À cette époque, quand il parle de son ouvrage, il emploie les titres suivants : *Le Démon gardien* ou *Les Voies de ou de la Palingénésie*. Il a obtenu des éditions Gallimard, avec lesquelles il avait un contrat d'exclusivité, l'autorisation de recourir à un autre éditeur ; il a éliminé rapidement l'idée de soumettre son œuvre à l'éditeur Edmond Charlot, qui lui faisait des propositions intéressantes, mais qui publiait des écrits politiquement douteux, à ses yeux, et il a fait appel à Léon Pierre-Quint, responsable des éditions du Sagittaire, dont l'entreprise était basée à Marseille mais qui habitait en 1942 dans un village du Cher, Anjouin. Il semble que l'accord se soit fait assez rapidement, probablement après un séjour de l'auteur chez son éditeur, puisque le contrat lui est envoyé par Mme Neumann, qui dirigeait l'entreprise à Marseille, et est renvoyé signé à celle-ci dès avril-mai 1942. De la même façon, dans le courant de l'année 1942, l'auteur négociait l'autorisation de la censure, qu'il obtenait sans aucune difficulté, alors que l'autorisation de publier *Les Amateurs de spectacle*, posait des problèmes et que ce projet était renvoyé à une date ultérieure. Dès le 30 septembre 1942, Vernet envoyait à Mme Neumann un manuscrit corrigé et l'accord de la censure. Le problème qui se posait alors était celui du papier, sévèrement rationné à l'époque : pour des raisons qui nous

échappent, l'auteur conseillait à son éditeur de s'adresser, pour résoudre ce problème, à « Joseph », c'est-à-dire Joseph Rovan, son ami, susceptible de trouver une solution. Autre solution, envisagée par l'auteur : une publication de luxe, avec un petit tirage, 300 exemplaires vendus plus cher que l'édition ordinaire envisagée antérieurement (lettre du 27 mai 1943), solution en définitive retenue, bien que le papier des exemplaires que nous avons consultés soit loin d'être luxueux, puisqu'elle figure en toutes lettres dans les éditions auxquelles nous avons eu recours. Ce qui est certain, c'est qu'à la date du 23 décembre 1943, l'auteur avait presque achevé la correction des épreuves. Un tirage eut-il lieu dès cette époque ou même avant ? C'est ce qu'on pourrait penser à la lecture de l'article d'un journaliste local, Maurice Burnol ; dans *Le Progrès La Tribune* du 26 février 1974, il assure qu'il a rencontré Albert dès l'été 1942 (alors qu'il est avéré qu'il ne s'est installé au Littre qu'en septembre 1942), et qu'il a reçu de lui un exemplaire de l'ouvrage (« fantaisie mythologique » et non « mythe romanesque »), qu'il a conservé. Il en cite d'ailleurs un passage, en tout point conforme au texte dont nous disposons. Or les achevé d'imprimer des éditions dont nous disposons sont tous de 1944. Autre problème : selon le même journaliste, il se fait appeler Henri Bernard, alors qu'à cette époque il n'est pas encore engagé comme responsable des faux papiers de la zone nord et alors que ce nom propre (formé de deux prénoms) semble avoir été utilisé en application de la méthode systématiquement utilisée quelques mois plus tard à Paris, dans le service de faux papiers qu'il dirigeait. C'est là une seconde série d'incertitudes concernant notre ouvrage.

*

* *

Vous ne mourrez nullement peut être considéré comme le troisième roman de François Vernet. Le premier, intitulé *Ce bon temps* est une transposition romanesque de sa rupture avec sa famille ; il a été publié par Gallimard, sur la recommandation de Maurice Sachs, en mai 1938 (il a 20 ans) et a fait l'objet de

comptes rendus élogieux. Le second, *Les Amateurs de spectacle* a été publié en 1946, achevé d'imprimer en octobre 1945 par l'imprimerie M. Langlois à Argenton-sur-Creuse (Indre), donc après *Vous ne mourrez nullement* mais on peut supposer avec suffisamment de vraisemblance qu'il a été écrit avant 1943, à propos des représentations de *Protée* de Claudel, en 1937 et 1938, conformément à une indication qui se trouve dans la correspondance, comme on l'a vu plus haut. Mais plusieurs personnages de ce second roman étaient déjà présents dans le premier, si bien que les deux romans forment un tout, une sorte de diptyque. Il s'agit dans les deux cas de « romans de formation », dans lesquels le jeu dramatique, explicite ou implicite, est une sorte d'interprétation par l'auteur du processus de formation d'un sujet ou de plusieurs sujets : le passage à l'âge adulte se produirait à la faveur d'une série d'expériences pour déboucher sur une solution évidemment artificielle, un rôle, au sens dramatique, une « persona », où le sujet, jusque là malléable et objet de toutes sortes de métamorphoses, se fixerait avec une relative stabilité. Cette interprétation est particulièrement sensible dans le second roman où deux mouvements s'opposent, d'une part une série de jeux de rôles dont la facticité est longuement développée, d'autre part dans une sorte de seconde partie une série de passages à l'acte, sexuel en particulier, qui représentent un dépassement décisif de la première problématique et l'entrée dans le monde des adultes, un peu comme si le sujet transformait un rôle (par définition un artifice) en structure stable, une fiction en réalité. C'est aussi pourquoi s'entremêlent dans ces deux romans un grand nombre d'éléments autobiographiques, dont certains sont faciles à repérer, mais beaucoup d'autres restent obscurs, tandis que d'autres éléments sont mythiques, imaginaires. Cette dichotomie est de toute évidence une sorte de constante de toute l'œuvre de François Vernet et atteint des sommets, dans le « roman mythique » qu'est *Vous ne mourrez nullement*.

D'un autre côté, ce roman s'inspire d'une tradition ancienne et bien connue des récits de voyages fantastiques. On peut remonter à l'*Odyssee*, à Lucien, cité dans le titre du ch. XX, et à de nombreux ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles et citer parmi de très

nombreux exemples certains contes de Voltaire et toute sorte d'ouvrages consacrés aux « îles fortunées ». On pourrait penser en particulier à un ouvrage de Julien-Jacques Moutonnet de Clairfons, publié à Lyon en 1778, *Les Isles fortunées ou les aventures de Bathylle et Cléobule*, auquel François Vernet a pu emprunter le nom de Bathylle, mais dont le contenu est très différent de celui de *Vous ne mourrez nullement*. Mais le choix qu'a fait François Vernet s'est porté aussi sur des histoires de sorciers, de magie et d'alchimie qu'il a lues ou parcourues de toute évidence à la Bibliothèque municipale de Lyon (où ils sont aujourd'hui tous conservés) et sur lesquels Vernet donne des informations vérifiables et que nous avons vérifiées. On en trouvera la preuve dans certaines des notes en fin de volume. Il faut toutefois souligner la différence entre cette sorte d'ouvrages et les odyssees dont nous venons de parler : les secondes sont des sources évidentes et essentielles (il s'agit de voyages et de pays imaginaires) ; les ouvrages cités au début du roman sont essentiellement consacrés au problème des sorciers et sorcières au Moyen Âge et encore à l'époque classique et traitent pour l'essentiel des conséquences sociales et judiciaires pour les personnes (mise à mort sur le bûcher assez souvent) à qui on attribue des pouvoirs occultes et maléfiques – ce dont il n'est jamais question dans le roman. De la même façon il semble qu'on ne trouve mentionné qu'une fois dans ces ouvrages, dans celui de Jacques Bodin², le parallélisme entre ange gardien (le père Boniface qui porte un nom significatif) et démon gardien, qui joue un rôle important dans le roman. Mentionnés au début du roman, oubliés ensuite, ce ne sont peut-être là que des leurres qui cachent un instant les enjeux les plus importants de l'œuvre.

*

* *

² « Les anges sont bons et les diables sont mauvais, aussi les hommes ont le franc arbitre pour être bons ou mauvais » (Prologue).